

Une entrevue de Jeanne Demers avec Jean-Pierre Gerard

Volume 19, numéro 2, automne 1986

Subversion et formes brèves

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500761ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500761ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1986). Une entrevue de Jeanne Demers avec Jean-Pierre Gerard. *Études littéraires*, 19(2), 129–134. <https://doi.org/10.7202/500761ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1986

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LE FOU DU ROI UNE ENTREVUE AVEC LE CARICATURISTE *GIRERD*

J.D. : Monsieur Girerd, vous vous êtes illustré dans ce qu'il est convenu d'appeler, par comparaison avec le « dessin humoristique » et la « bande dessinée », la « caricature éditoriale »¹. Pourriez-vous définir celle-ci au profit des lecteurs du numéro d'*Études littéraires* consacré à certaines formes brèves — manifestes agis, graffiti, mail Art et performances, testaments, messages de suicidés, etc. — dont le caractère subversif est plus ou moins latent. Il m'a semblé que, parmi ces formes, la caricature éditoriale occupait une place à la fois privilégiée et paradoxale, puisqu'elle est acceptée par la société qui lui reconnaît même une valeur artistique et lui concède, non sans quelque ambiguïté d'ailleurs, une assez grande liberté d'expression.

J.-P. G. : Il est souvent question en effet de « caricature éditoriale ». Il me semblerait toutefois plus juste de parler de « dessin politique ». Le mot « caricature » insiste trop sur la dimension déformation des choses. Or celle-ci n'est, pour l'auteur du dessin politique, qu'un moyen parmi d'autres... Mais le terme « dessin

politique» est encore impropre. Je considère la caricature éditoriale comme un éditorial purement et simplement. La seule différence par rapport à l'éditorial écrit, c'est qu'elle est déchiffrée ou peut être déchiffrée en quelques secondes au lieu d'exiger le temps nécessaire à la lecture d'un texte. Et contrairement au dessin d'humour qui repose sur rien et sur tout, sur des attitudes, des comportements humains, universels à la limite, le dessin politique dépend du fait politique. Le caricaturiste s'appuie tout le temps sur l'actualité prise au sens étroit d'un événement précis ou plus large de «vie qui passe».

Définir le dessin politique? Je ne saurais le faire. Peut-être y arriverais-je par le biais d'un dessin. Mais avec des mots... Le dessin politique, c'est un graffito, c'est un mode d'expression, c'est le sarcasme, c'est un concentré... C'est la mise à distance de l'événement ou plus exactement, *ma* propre mise à distance devant l'événement dont je veux parler. Sur ce dernier point, le fait d'être d'origine étrangère m'aide beaucoup, je crois. Ça été un avantage dès le départ. Je suis arrivé ici avec un regard neuf, ne connaissant rien du tout de la vie canadienne et québécoise, n'y comprenant rien. J'étais comme le bébé qui vient au monde.

J.D. : Vous étiez le Persan de Montesquieu, le Huron de Voltaire...

J.-P. G. : Tout à fait.

J.D. : Peut-on parler d'un pouvoir du caricaturiste, au sens où Roland Barthes en reconnaissait un à l'écrivain? Ce pouvoir, s'il existe, en quoi consiste-t-il et va-t-il au-delà de la simple critique personnelle, du droit qui vous est consenti de dire ce que vous voulez de telle ou telle personne, de tel ou tel événement? Je pose la question en pensant aux remous provoqués occasionnellement par certaines de vos caricatures... Si celles-ci dérangent au point de déclencher des lettres de protestation et des déclarations officielles, n'est-ce pas parce qu'elles ont un poids d'influence important?

J.-P. G. : La caricature a un certain pouvoir, c'est indiscutable, mais — je vous retourne la question — lequel, et en quoi consiste-t-il justement ? Ce pouvoir, je veux croire qu'il dépasse, qu'il déborde la simple critique personnelle, bien qu'au moment de l'élaboration de la caricature, il faut que cela me vienne des tripes. Donc, à l'origine, il s'agit d'une réaction personnelle, viscérale, surtout lorsque je traite de la faim dans le monde, par exemple, de la guerre, du terrorisme, de l'injustice, en somme. C'est à partir du moment où le lecteur interprète ce que moi j'ai dit sur le papier que cela va au-delà. Oui, la caricature dérange et *doit* déranger. Elle doit véhiculer une énergie forte, éventuellement subversive. C'est en cela d'ailleurs que la caricature est un art, puisqu'elle a le pouvoir de troubler et de faire sourire et de ramener à la surface ou en surface des émotions étouffées, d'ouvrir des plaies... etc. Je fais allusion ici à une récente caricature qui a malheureusement été très mal reçue par le monde juif de Montréal. Et pourtant...

Il arrive aussi que la caricature reste au niveau du jeu. Elle est alors moins risquée. C'est ainsi qu'avec Jean Drapeau, je suis passé, au fil des années, d'une critique sévère, pointue, égratignante, à une sorte de tendre complicité qui le fait rire et réjouit les Montréalais. Au fond, je leur donne à tous ce qu'ils veulent.

J.D. : Il y a un peu de démagogie, là-dedans...

J.-P. G. : Sans doute. Mais les choses ne sont jamais simples, vous le savez. Peut-être ai-je inversé l'objet de ma critique en procédant de cette façon ? Déplacé ma cible, du maire, aux Montréalais ?

J.D. : Et évité la récupération... Celle-ci, monsieur Girerd, ne guette-t-elle pas toujours le caricaturiste, qui plaît, par définition : la caricature est un art de l'esprit... Il plaît, même à ses « têtes de Turc ». Aussi l'insulte pour les femmes et les hommes publics réside-t-elle moins dans le fait d'être caricaturés que dans l'absence de toute caricature à leur sujet ;

c'est du moins la perception que les profanes comme moi ont du phénomène. Qu'en dites-vous ?

J.-P. G. : C'est une perception fort juste. Il m'est arrivé et très souvent de me faire demander par certains hommes politiques pourquoi je ne les caricaturais pas. Avec beaucoup d'insistance parfois, ils voulaient savoir ce qu'ils m'avaient fait pour se mériter un tel traitement. D'autres m'ont même envoyé des photos, de face, de profil, en précisant « Au cas où cela pourrait servir... » Mais voilà au moins un pouvoir que j'ai : celui de dire non à ce type de récupération. Et j'ai toujours dit non. Ça ne m'intéresse pas de jouer à ce jeu-là.

Cela dit, vous avez raison, la récupération nous guette constamment. D'autant que nous, les caricaturistes, nous sommes très sensibles... et très orgueilleux. Nous aimons qu'on nous flatte, qu'on nous encense. Alors lorsque nous avons affaire à des gens gentils, aimables avec nous... il est facile de succomber... et comment ! Il y a là un piège... Mais je ne crois pas y être jamais tombé. Je ne crois pas...

J.D. : Vous avez récemment déclaré que la caricature « atteindra la perfection, le jour où on exprimera une idée d'un seul trait de crayon »². Faut-il comprendre par là tout simplement que la ligne, le dessin, doit s'épurer au maximum, se moderniser ou plutôt, que le texte vous paraît superflu ? Qu'il représente à vos yeux une concession faite à la communication langagière afin de mieux assurer la précision du message, d'orienter plus sûrement l'efficacité de l'image ? Si cette dernière interprétation est la bonne, jusqu'où la caricature éditoriale peut-elle s'engager dans la voie du silence sans glisser — je pense à Steinberg — vers le dessin d'humour, moins univoque et le plus souvent moins subversif, parce que moins lié aux dimensions politiques de notre quotidien ?

J.-P. G. : J'ai vraiment dit cela ? Alors j'ai dit une ânerie. Idéalement peut-être la caricature devrait se passer du texte et se tenir tout de même, faire sens. Mais à

aucun moment elle ne peut courir le risque de ne pas être comprise. Si le caricaturiste est le seul à la saisir, il n'atteint pas son but. Pour être entendu, il lui faut même se montrer le plus explicite possible. Aussi le texte est-il indispensable le plus souvent, du moins sous forme de légende. Le dessin humoristique n'a pas les mêmes contraintes. Vous me parlez de Steinberg. Steinberg a fait une critique de la société américaine. Pour moi, c'est de l'éditorial qu'il a fait. Je pense qu'il est plus un dessinateur politique qu'un dessinateur d'humour. La notion d'humour est gênante d'ailleurs quand elle est accolée au dessin politique. Personnellement, je ne me sens pas tellement drôle dans mes caricatures. Disons que je me sers de l'humour, mais je ne le trouve pas indispensable.

J.D. : J'ai imaginé intituler cette entrevue « Le fou du roi ». Que pensez-vous d'un tel rapprochement de votre travail avec une institution médiévale qui accordait l'impunité à la parole subversive, lorsque celle-ci était prise de façon ponctuelle, dans le vif de l'action et sous le couvert d'une contrefaçon du discours fou, contrefaçon qui ne trompait généralement personne ?

J.-P. G. : Je suis d'accord, avec cette nuance : le fou du roi était au service du roi. Moi, je voudrais être plus au service du lecteur qu'au service du roi. De plus, quelque chose me dérange dans ce rapprochement. Le fou du roi... Est-ce à dire que nous les caricaturistes, nous ne sommes pas pris au sérieux et que c'est la raison pour laquelle nous pouvons nous permettre de dire n'importe quoi ? Pourtant, des fois, j'aimerais ça être pris au sérieux. Quand j'enfonce un clou quelque part, j'aimerais que cela laisse des traces... Les gens, surtout les jeunes que le métier tente, pensent souvent que la caricature ce n'est qu'un graphique : un gros nez, de grandes oreilles, l'exagération de certains traits. Cela me met hors de moi. Si l'on m'invite à la télévision, par exemple, on me demande de faire un dessin, comme ça, sur place. Mais lorsque je fais une caricature, ce n'est

pas un dessin que je réalise, je me sers du dessin, voilà tout. Je m'en sers pour exprimer une idée. Il y a là un profond malentendu...

J.D. : Et votre chien, monsieur Girerd, s'il était le fou du fou du roi ?

J.-P. G. :



Notes

¹ Il s'agit des catégories sous lesquelles étaient inscrites les œuvres présentées au concours du « 23^e Salon international de la Caricature » tenu à Montréal, en juillet dernier.

² Propos recueillis par Caroline Montpetit dans « Au Salon de la Caricature / L'angoisse universelle sous le signe de l'humour », Montréal, *La Presse*, section « Arts et lettres », du samedi 19 juillet 1986, p. 1.